

Versions du symptôme

Sol Aparicio

L'amoureuse et le célibataire

La clinique des rapports entre hommes et femmes nous donne l'occasion de réfléchir à cette conclusion que Lacan a extraite de l'œuvre de Freud, et qui constitue pour nous un point de départ : " il n'y a pas de rapport sexuel ". C'est dans ce cadre de travail, collectif, que je voudrais situer cette contribution.

*

" C'est la plus vieille figure de l'infatuation du maître (...) que l'homme s'imagine former la femme " – histoire comique, note Lacan, mythe " dont une pensée scientifique doit se dégager "¹. Le contexte de cette remarque est celui d'une mise en cause de la métaphore de la copulation, implicite dans toute théorie de la connaissance car elle suppose " l'union mythique " d'un principe mâle et d'un principe femelle, forme et matière, c'est-à-dire forme et substance informée. Cette infatuation du maître s'imaginant que l'homme forme la femme, n'est-ce pas ce qu'illustre le mythe de Pygmalion ?

Considérons sa version moderne, celle que nous devons à Bernard Shaw. Tout commence un soir de fortes pluies, lorsque le très distingué phonologue Henry Higgins rencontre non pas une femme, mais une stridente voix de femme, émettant des sons indignes de la langue de Shakespeare, qui intéressent au plus haut point sa fine oreille de spécialiste. Ce n'est que dans un deuxième temps que se détache la figure d'une pauvre vendeuse de fleurs, pauvre mais jolie sans doute, mais surtout grossière, geignarde et qui plus est, effrontée. Liza aura en effet l'impudence d'aller sonner le lendemain matin chez le professeur Higgins, pour demander des cours d'anglais ! Higgins acceptera le défi de lui apprendre à parler " comme il faut ", de l'éduquer, de l'amadouer aussi puisque, malgré sa demande, elle se montre bien revêche. Et en quelques mois, voilà la petite vendeuse devenue une lady qui fascine et intrigue le beau monde londonien. Cette femme que Liza est devenue, c'est donc Higgins qui l'a faite, il l'a formée, elle est un pur produit du professeur, son œuvre, son objet. – Tant et si bien que Liza

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre XVII : *L'envers de la psychanalyse*, p.186.

lui annonçant son projet d'épouser le nommé Frédéric, jeune homme de bonne famille qu'il juge parfaitement idiot, Higgins tombe de haut, il n'en croit pas ses oreilles. Comment ? ! Cette femme qu'il a formée se met à émettre des vœux à elle ? ! L'ingrate !

Shaw, qui était pour l'émancipation des femmes, écrit la première version de sa pièce en 1912², à l'époque, notons-le, où Freud rédige la deuxième de ses " Contributions à la psychologie de la vie amoureuse ", sur le ravalement de l'objet d'amour, de l'objet féminin. C'est le genre de coïncidence qui fait penser à l'existence d'un esprit du temps. La version originelle de ce mythe, transmise par Ovide dans ses *Métamorphoses*, est plus brève, moins romancée, plus pure. Or, la partie communément retenue laisse dans l'ombre son début, point important pour nous, on va le voir. Le Pygmalion ancien est sculpteur et vit, tout comme Higgins, en célibataire. Il fait la statue d'une femme, une vierge, précise Ovide, si belle, si parfaite, qu'il en tombe amoureux. C'est la femme dont il rêvait, et Vénus réalisera son vœu en accordant à cette statue une âme. Pygmalion est donc tombé amoureux de son œuvre, de son objet, celui qu'il a lui-même conçu - belle manière d'écrire que le partenaire d'un homme c'est l'objet de son fantasme, et que ce qui fait vivre cet " objet ", ce qui l'anime, reste ignoré, inatteignable. C'est lisible dans les deux versions du mythe. Mais, pourquoi Pygmalion est-il célibataire ? Shaw suggère que l'importance du lien de Higgins à sa mère y est pour quelque chose. Ovide, lui, qui précède Freud de beaucoup, attribue le célibat de Pygmalion à l'horreur de la femme, plus précisément, à l'horreur devant sa jouissance : " Pygmalion, pour les avoir vues mener une existence vouée au crime, plein d'horreur pour les vices que la nature a prodigieusement départis à la femme, vivait sans épouse, célibataire, et se passa longtemps d'une compagne partageant sa couche "³. Voilà l'absence de rapport entre les sexes clairement posée. Comme va l'être, dans la suite du récit, ce qui peut y suppléer du côté de l'homme : puisque les femmes sont des êtres voués au crime, accablés de tous les vices de la nature (on peut voir là une traduction en " langue sexuelle masculine " des manifestations d'une autre jouissance), l'homme s'en détourne et, afin de parer à cette absence de rapport, il se fabrique, pour partager sa couche, une compagne sur mesure.

Une version antérieure du même mythe propose cette variante notable : c'est pour le punir de s'être voué au célibat qu'Aphrodite a rendu Pygmalion amoureux de l'une de ses statues ! Le Pygmalion moderne correspond certainement mieux que l'ancien à la figure du maître infatué que dénonce Lacan. Ceci dit, ayant intitulé sa pièce *Pygmalion*, Shaw nous renvoie à la version antique, qui révèle la structure en jeu, et le rapprochement fait apparaître ce que recouvre cette infatuation : l'évitement de la jouissance d'une femme ou, pour le dire autrement, l'impasse faite sur l'Autre. Il n'est pas anodin qu'à ce propos le mythe évoque un temps où ce refus de l'Autre était puni.⁴

² Une seconde version de la pièce date de 1941 : c'est la version traduite en français. Cf. Shaw B., *Pygmalion*, L'arche, Paris 1995.

³ Ovide, *Les métamorphoses*, livre X, Garnier-Flammarion, Paris 1966, p.260.

⁴ La condamnation du célibat a été révélée par les historiens - qui en trouvent d'autres motifs : la nécessité d'assurer la survie de la cité en s'assurant d'une descendance, dans la Rome d'Auguste, par exemple. Voir sur ce

Ainsi voyons-nous dans le mythe de Pygmalion un modèle de couple, une modalité de lien, qui peut amener cette question : est-ce alors l'homme qui fait la femme..., comme l'hystérique fait l'homme ? Car, que l'hystérique fasse l'homme, nous l'entendons au moins en deux sens : elle joue l'homme et puis elle le fabrique. Et l'homme ? Peut-on dire qu'il joue et qu'il fabrique la ou une femme ? Jouer une femme. Le théâtre kabuki japonais en offre une occurrence remarquable (F. Regnault y a consacré un long article paru dans *Barca!*, n°4)⁵. Sur un tout autre registre, c'est un fantasme fort répandu de nos jours, comme le montre le dernier film d'Almodovar, *Tout sur ma mère* – qui ne rend point hommage aux femmes, disons-le en passant, mais au fantasme de la femme phallique. Jouer une femme, suggérer la cause de désir qu'elle peut être, d'un côté ; de l'autre, vouloir incarner La femme.

Mais continuons, l'homme fait-il une femme, au sens de la fabriquer ? Nous pouvons entendre la question de deux façons. Du point de vue d'une femme – en raison de l'inexistence d'un signifiant qui désigne son sexe, une femme peut chercher du côté de l'homme, du partenaire, à être faite femme.

C'était le cas, de façon exemplaire, pour une analysante dont j'avais parlé aux Journées d'octobre 1997. En devenant la femme de l'homme aimé, elle avait senti que lui étaient donnés un nom et une place, et cela avait considérablement apaisé son malaise et ses interrogations concernant l'être femme⁶. Apaisé seulement, car la question n'était pas résolue pour autant, ce dont elle s'était aperçue en réalisant, je dirais, l'écart qui sépare le signifiant de la jouissance : en effet, de devenir la femme de..., elle n'était pas moins confrontée à une modalité de sa jouissance, " autoérotique ", dont il lui était apparu que c'était une satisfaction solitaire, qui se passait du partenaire et ne faisait pas rapport entre eux – l'union dont son amour rêvait restant au seuil. La clinique nous montre donc qu'un homme peut bien " faire " une femme, pour celle-ci, symboliquement. Du côté de l'homme, de l'homme Pygmalion, celui à qui il arrive de s'imaginer qu'il forme la femme, on peut dire également qu'il la fait, mais cela ne veut point dire la même chose, évidemment. C'est à lire en termes de fantasme : que ce soit au niveau imaginaire où, comme le Pygmalion moderne, il joue le maître-éducateur (un autre exemple littéraire à examiner dans cette perspective serait *La mégère apprivoisée*) ou au niveau du rapport du sujet à ce qui cause son désir, et là, nous retrouvons Pygmalion l'ancien.

Remarquons que, dans les deux cas, ce que l'homme fabrique c'est un objet ; l'hystérique, elle, fabrique un maître. On sait combien Lacan a insisté sur cette fonction d'objet cause du

thème le livre de Peter Brown *Le renoncement à la chair. Virginité, célibat et continence dans le christianisme primitif*, Gallimard, Paris, 1995. M.-J. Sauret a traité de « L'invention du célibat » dans la revue *Barca !*, n°4. Enfin, pour une définition lacanienne du célibataire, voir l'article de C. Soler « Les commandements de la jouissance », juillet 1998.

⁵ Citons également le cas du théâtre grec qui a retenu l'attention des historiens : cf. Froma Zeitlin, « Playing the Other : Theater, Thetricality and the Feminine in Greek Drama », *Representations*, 11, 1985, cité par Nicole Loraux, in *Les expériences de Tirésias, Le féminin et l'homme grec*, Gallimard, Paris 1989, pp. 13-15.

⁶ Voir C. Soler, « L'hystérique de La femme : clinique différentielle » – in *Préliminaire*, Revue du Champ freudien en Belgique, n° 6, Bruxelles 1994 – dont j'ai retenu cette idée : « comme une femme ne peut se spécifier 'une' par sa jouissance » car la jouissance ne l'identifie pas comme femme « il lui reste la possibilité d'être la femme d'un homme ».

désir dévolue aux femmes dans le fantasme de l'homme. J'ai pensé à ce propos à un analysant qui a le goût des métaphores physico-mécaniques ; il n'a jamais pu comprendre quoi que ce soit aux histoires de rapport de forces (ni au sens propre ni au sens figuré), ce qui ne l'a pas empêché de se faire une théorie du couple : la femme est le moteur qui traîne l'homme, lui, passif, mais l'un ne va pas sans l'autre, ils font un. C'est son mythe à lui, fort différent de celui de Pygmalion à première vue, mais peut-être pas tant que ça, si l'on considère que là aussi l'objet féminin est mis en place de cause – malgré le caractère inanimé de sa représentation. Ce mythe de la femme-moteur a par ailleurs le mérite de mettre en valeur ce versant de la dialectique amoureuse, relevé par Lacan dans le *Banquet* : " c'est le masculin qui est désirable, c'est le féminin qui est actif ". Cela indique, bien entendu, de quel côté se trouve le phallus ; et pour ce qui est de cet analysant, cela pointe sa position passive : objet désiré plutôt que sujet désirant. (J'y reviendrai.) Il y a ainsi dans ces mythes, individuels ou transmis par la tradition littéraire, une reconnaissance de ce fait de structure sur lequel Lacan a insisté. Se pose alors la question de savoir quelle est l'articulation possible avec l'autre version, plus tardive, que Lacan propose du lien de l'homme à une femme : l'idée qu'elle constitue en fait pour lui un symptôme, un symptôme auquel il croit.

* *

De cette thèse de Lacan il y a au moins deux occurrences. L'une dans *RSI* : une femme est un symptôme " pour qui est encombré du phallus ". L'autre, dans " Le sinthome " : "une femme est un sinthome pour tout homme ". Dans le passage de *RSI*⁷, Lacan nous renvoie à Ondine, référence littéraire qui n'est pas sans lien avec la mythologie nordique, et avec Pygmalion. Il en recommande vivement la lecture pour que l'on saisisse d'une part, qu'il n'y a pas de rapport sexuel, et de l'autre, " qu'une femme dans la vie d'un homme, c'est quelque chose à quoi il croit ". J'ai donc lu Ondine, celle de Giraudoux. Il s'agit d'une pièce de théâtre – alors que Lacan parle d'un " très beau roman ", mais Giraudoux s'inspire du récit d'un auteur romantique de langue allemande, La Motte-Fouqué, que Lacan avait sans doute lu. Quoi qu'il en soit, la pièce de Giraudoux est, pas moins que le roman, un très beau livre, une œuvre d'un très grand lyrisme⁸.

Qui est Ondine ? Son nom même l'indique, Ondine n'est pas humaine. Nous apprenons assez vite que, tout comme la statue de Pygmalion, elle n'a pas d'âme. Et, tout comme la Liza de Shaw, elle se présente au début comme un être effronté, éhonté – avant que l'amour d'un homme, d'un humain, ne vienne la faire se soumettre au discours et en accepter un tant soit

⁷ Lacan J., Séminaire « RSI », séance du 21/01/75, *Ornicar* ? n°2, Navarin, pp.107-110.

⁸ Giraudoux J., *Ondine*, (1939), Livre de poche, Paris, 1992. J'ai pu, depuis la date de cette intervention, prendre connaissance du roman de La Motte-Fouqué dont Giraudoux s'est inspiré, paru en français chez José Corti et réédité en 1982. Je remercie ici Philippe Rolland de m'avoir fourni cette précieuse référence bibliographique. Hormis quelques modifications, la pièce de Giraudoux est, pour l'essentiel et malgré la différence tant de forme que de style, fidèle au récit de La Motte-Fouqué.

peu les semblants⁹. Ondine a quinze ans, elle est belle et délurée, obéissante et espiègle à la fois, ses parents ne savent pas trop comment faire avec elle. Ce sont de modestes pêcheurs, habitant une cabane près d'un lac. Très décidée, elle paraît toujours réussir à faire ce que bon lui semble, aidée par de mystérieux pouvoirs qui intriguent et indignent son père. Un soir de fortes pluies, là encore, arrive un chevalier errant, trempé, qui demande à être abrité et nourri. Les pêcheurs font ce qu'ils peuvent pour accueillir ce visiteur aussi illustre qu'inattendu. Au beau milieu de la conversation, entre Ondine, elle voit le chevalier et tombe amoureuse sans plus attendre.

Paraphrasons Freud : elle l'a vu, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir. Avec une adresse, un charme et une délicatesse irrésistibles, Ondine, en deux temps trois mouvements, aura séduit le chevalier irrémédiablement – faisant fi des admonestations et des menaces de son père, honteux, à qui le chevalier venait de révéler le prénom de sa bien-aimée, la fiancée qui l'attend à la Cour. Le chevalier et Ondine vont donc s'aimer, puisqu'Ondine en a décidé ainsi. Et que lui est prêt à la suivre. Il faut lire à ce propos dans l'acte I, les scènes III, V et VI, littéralement inénarrables. Comme dit Lacan, l'amour " ça part d'une femme " ¹⁰ !

Je reviens à la question de l'articulation entre les deux thèses sur ce qu'est une femme pour un homme, soit la cause de son désir et son symptôme¹¹, un symptôme d'amour, pourrait-on dire, qui fait exister l'Autre. Une femme est un symptôme " pour celui qui est encombré du phallus " dans la mesure où, comme dit Lacan juste après avoir avancé cela, " elle n'est pas plus que l'homme un objet a ". Elle fait fonction de symptôme, pourrait-on dire, en ceci qu'elle ne se réduit pas à ce qu'elle est pour lui dans la relation sexuelle, l'objet de Pygmalion, ce qui cause son désir. Elle ne s'y réduit pas, ni pour elle-même, ni pour lui. C'est en ce point qu'entre en jeu, je crois, la dimension nouvelle que Lacan introduit avec sa référence à Ondine en disant que l'homme croit qu'il y a une femme, " quelquefois deux ou trois ", il " croit à une espèce, dans le genre des sylphes ou des ondins ". C'est ce qui est mis en valeur par Ovide quand il représente les femmes comme une autre espèce. Dans cette perspective, Pygmalion et Ondine disent la même chose¹² : les femmes ne sont point humaines tant qu'elles n'ont pas été

⁹ Cela me rappelle le commentaire fait par J.-A. Miller il y a quelques années de la jeune Zazie de Raymond Queneau, qui ne cesse de crier que les semblants phalliques, les femmes, elles s'en moquent ! L'humour de l'écrivain a su incarner en ce personnage ce versant du rapport des femmes au discours. (Il faut croire que ce trait a toujours beaucoup impressionné les hommes !). Pour ce qui est d'Ondine, on la voit considérablement s'assagir tout au long de la pièce.

¹⁰ Cf. « Le sinthome », séance du 11/02/75, Ornica?, n°4, p.96.

¹¹ Cf. la séance du 21/01/75, où Lacan avance qu'un père « n'a droit au respect sinon à l'amour » que s'il « fait d'une femme l'objet a qui cause son désir ». C'est ce qu'il appelle la « père-version paternelle » – qui vient ajouter quelque chose d'essentiel à la doctrine de la métaphore. Celle-ci nous avait appris combien important est le cas que la mère fait de la parole du père ; elle faisait dépendre l'inscription du Nom-du-Père du Désir de la Mère. Maintenant, Lacan relève comme tout aussi important le cas que le père fait de la mère comme femme. (Notons qu'il s'agit là aussi d'un fait attesté par la clinique : il arrive que lorsqu'un sujet découvre – je pense à nouveau à l'analysante dont j'ai parlé – que la mère comme femme n'a pas compté pour le père, ce père cesse d'être aimé et respecté.) Lacan accorde à cette « père-version paternelle » le statut de symptôme : « Peu importe qu'il (le père) ait des symptômes s'il y ajoute celui de la père-version paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme, qui lui soit acquise pour faire des enfants (...) ». Concernant ce « symptôme-père », voir l'article de C. Soler cité dans la note 4.

¹² Relevons à ce propos cette mention de Pygmalion dans le récit de La Motte-Fouqué, qui explicite le lien étroit entre les deux mythes : ayant réussi à se faire aimer par son chevalier, Ondine acquiert de ce fait une âme ; elle lui

" formées ", soumises à l'influence de l'homme, c'est-à-dire au discours. Or les deux mythes montrent comment une telle représentation tend à faire exister La femme en tant qu'Autre, ce que Lacan qualifie de " croyance fallacieuse ", aussi fallacieuse que le serait une croyance en l'existence de la sylphe ou de l'ondin. " Y croire " introduit la dimension du sujet ; cela suppose pour nous de " croire à des êtres en tant qu'ils peuvent dire quelque chose ". L'homme donc, d'après Lacan, croit qu'une femme, tout comme le symptôme, " est capable de dire quelque chose ". Y croire, ce n'est pas pareil que la croire – vous connaissez l'exemple que Lacan propose : le sujet croit à son symptôme, dans la névrose ; tandis que dans la psychose, il le croit, il croit ce que lui disent les voix. D'une manière analogue, l'homme quand il aime une femme se met à la croire, non seulement il y croit, mais il la croit, il croit ce qu'elle dit.

* * *

L'amour couvre ainsi la béance du non rapport entre les sexes, Lacan affirme même qu'il supplée à l'absence de rapport. Cela peut ouvrir une interrogation sur la portée et le statut de l'amour comme suppléance dans les différentes structures cliniques.

Pour finir, je voudrais donc proposer un exemple, non plus mythique mais clinique, de ce " croire une femme ", celui de l'analysant qui croit à la femme-moteur. Il n'est pas sûr que l'on puisse dire de lui qu'il " est encombré du phallus ". Il en est plutôt embarrassé, mis en difficulté devant l'usage qu'on en attend de lui en tant qu'homme. On, c'est-à-dire l'Autre, en l'occasion sa compagne. Cet homme s'est installé dans la vie à une place qu'il décrit lui-même comme un peu en marge, en marge de la compétition et de la concurrence sauvages – des rapports de force – qui règnent dans le monde des entreprises, auquel le destinaient ses études et dans lequel sont entrés ses camarades. Il dénonce à sa façon le discours du maître contemporain en portant un jugement très critique sur notre société. Son désaccord a commencé à l'adolescence, à l'heure où rivalités et compétition exigeaient de lui qu'il s'affirme phalliquement ; et cela s'est accentué ensuite. Il est assez content de lui, convaincu du bien-fondé de ses positions – mais il lui arrive de se demander si tout cela est bien normal. Il sent bien qu'il n'est pas tout à fait dans la norme-mâle. Pour ce qui est de l'Eros, il se heurte à quelque chose d'analogue. C'est d'ailleurs le symptôme qui l'a amené à venir me parler. Il souffre d'éjaculation précoce. Le désir est pour lui quelque chose de mécanique qu'il ne contrôle point ; ce n'est pas qu'il n'en tire aucun plaisir, mais jouir, il ne sait pas ce que c'est. Cela ne le gênerait pas outre mesure, s'il n'y avait son insatisfaction à elle, ses plaintes ; elle pense qu'elle a le droit de jouir et que faute de cette jouissance qu'il ne lui procure pas, sa vie est dépourvue de ce qui pourrait la rendre heureuse. C'est ainsi qu'il se retrouve, lui, accablé

avoue ensuite, après le mariage, qu'elle est une ondine et craint de se voir abandonnée. Mais il lui jure de " la regarder toujours comme sa femme adorée " (s'estimant) " plus heureux que n'avait jamais pu l'être le statuaire grec Pygmalion, pour qui dame Vénus avait fait le miracle d'animer le beau marbre dont il s'était épris. " Ce passage fait apparaître que l'auteur a en un sens écrit la suite de l'ancien mythe, celle qui traiterait du partenaire féminin. Ou, pour mieux dire, il a traité non plus de la femme comme cause du désir mais comme symptôme d'amour. Cf. La Motte-Fouqué, *Ondine*, op. cit., p. 67.

d'un sentiment de dette, il lui doit cela. Cette femme fait pour lui fonction de symptôme, au sens où elle est ce quelque chose qui se met en travers et empêche que ça tourne. En plus, elle fait des projets, elle voudrait des enfants, une maison, elle pense qu'il pourrait travailler plus, mieux gagner sa vie. (Comme dit Lacan : " La faire symptôme cette Une femme, c'est dire que la jouissance phallique c'est aussi bien son affaire "¹³).

Mais elle fait sans doute aussi fonction de sinthome, de suppléance, au sens où elle lui a rendu possible un lien à l'autre, en ce moment critique entre tous que semble avoir été pour lui le passage aux études supérieures, l'entrée dans cet univers-là. Si elle, elle paraît témoigner avec ses plaintes du non rapport, lui, depuis dix ans qu'ils sont ensemble, pense qu'ils sont faits l'un pour l'autre. Malgré ses protestations, il la croit. Il croit ce qu'elle dit, et c'est la seule chose qui ébranle ses convictions. C'est parce qu'il la croit qu'il se demande s'il est normal de vouloir rester en marge ; c'est aussi parce qu'il la croit qu'il sent lui devoir le plaisir qu'il ne lui donne pas. Il la croit capable de dire quelque chose qui le concernerait, lui, et qui serait plus vrai que ce qu'il pense lui-même. C'est ainsi qu'il en est venu récemment à tenir compte de ses reproches et à se décider à devenir lui aussi un peu moteur.

¹³ Lacan J., *RSI*, op.cit., p.109.